

## Chapitre 6

### Opérateurs et connecteurs logiques et non logiques

#### 1. OPERATEUR ET CONNECTEUR

La différence entre *opérateur* et *connecteur* n'est pas toujours de rigueur dans la littérature logique et pragmatique. Nous opposerons ici opérateur et connecteur en termes de **portée**. Par définition, un opérateur est un foncteur qui a pour argument une proposition atomique, alors qu'un connecteur est un foncteur qui a pour argument une paire ordonnée de propositions.

Cette définition ne donne pas *a priori* le *co-domaine* de la fonction, car l'opposition opérateur/connecteur ne concerne pas seulement la logique ou la sémantique formelle, dans lesquelles le domaine est l'ensemble non vide des valeurs de vérité  $\{F, V\}$ , où  $F = \text{"faux"}$  et  $V = \text{"vrai"}$ . Par définition, les opérateurs et connecteurs logiques ont pour co-domaine l'ensemble  $\{F, V\}$ , alors que la valeur des opérateurs et connecteurs non logiques est une paire ordonnée  $\langle \text{conditions d'emploi, conditions d'interprétation} \rangle$ . La reconnaissance du caractère non vériconditionnel des opérateurs et connecteurs en langue naturelle a d'ailleurs donné lieu à une inflation terminologique : on parle par exemple de *connecteurs sémantiques* et de *connecteurs pragmatiques* (van Dijk 1977), de *connecteurs argumentatifs* (Ducrot et al. 1980), de *connecteurs discursifs* (Blakemore 1987), de *connecteurs interactifs* (Roulet et al. 1985), de *connecteurs pragmatiques* (Moeschler 1989a), de *marques de connexion* (Luscher 1994), d'*opérateurs argumentatifs* (Ducrot 1983), etc. Nous réserverons quant à nous les termes d'*opérateur* et de *connecteur non logique* pour désigner les propriétés sémantiques, pragmatiques et discursives des opérateurs et connecteurs des langues naturelles, qu'ils aient ou non une contrepartie dans les langages formels, comme dans la logique des propositions ou des prédicats.

#### 1.1. OPERATEURS ET CONNECTEURS LOGIQUES

Selon la définition que nous avons donnée des opérateurs et des connecteurs, nous devrions distinguer deux types de constantes fonctionnelles propres aux langages logiques : l'opérateur de négation d'un côté et les connecteurs de conjonction, de disjonction, d'implication et d'équivalence de l'autre. La tradition logique n'a en fait pas utilisé cette distinction, parce que les propriétés logiques (règles d'introduction et d'élimination dans la déduction naturelle, sémantique des connecteurs) sont formulées indépendamment du nombre d'arguments de la fonction. Cela dit,

## Chapitre 6

il y a tout à la fois des différences terminologiques et des différences plus substantielles : ainsi, la tradition anglo-saxonne parlera volontiers de *connecteur propositionnel* (cf. Allwood, Andersson et Dahl 1977, McCawley 1981), et la tradition continentale d'*opérateur propositionnel*, de *foncteur* ou de *relateur* (cf. Grize 1972). On trouvera notamment dans les manuels de Grize une différence mathématique entre *opérateur* ou *foncteur* d'une part et *relateur* d'autre part : les foncteurs sont des opérations sur des variables ou métavariabes logiques (négation, disjonction, conjonction, conditionnelle, biconditionnelle), alors que les relateurs (implication, équivalence) sont définis par les opérations booléennes (réflexivité, symétrie, transitivité). Par convention, nous utiliserons le terme de *connecteur* (opposé à l'*opérateur* en termes de portée), et nous préciserons, chaque fois que cela est nécessaire, la valeur (logique ou non logique).

Syntaxiquement, un **connecteur logique** (noté ici  $*$ ) est une fonction qui a pour argument un ensemble ordonné de propositions ( $P, Q$ ) et pour valeur une nouvelle proposition ( $S$ ), ce que l'on peut représenter par la notation suivante :

$$* (P, Q) \text{ } \emptyset S.$$

La sémantique d'un connecteur consiste à attribuer une valeur de vérité à la proposition  $S$  relativement aux valeurs de vérité assignées aux propositions  $P$  et  $Q$ . Les langages logiques classiques du premier ordre comme la logique des prédicats et la logique des propositions ont défini, pour des besoins propres à la démonstration de théorèmes, les connecteurs de conjonction ( $\square$ ), de disjonction ( $\cup$ ), de conditionnalité ( $\emptyset$ ) et de biconditionnalité ( $\square$ ) et l'opérateur de négation ( $\neg$ ) de la manière suivante :

conjonction (et noté  $\square$ )

$P$	$Q$	$P \square Q$
V	V	V
V	F	F
F	V	F
F	F	F

Table de vérité 1

disjonction (ou inclusif, noté  $\cup$ )

$P$	$Q$	$P \cup Q$
V	V	V
V	F	V
F	V	V
F	F	F

Table de vérité 2

conditionnelle (si...alors, noté  $\emptyset$ )

$P$	$Q$	$P \emptyset Q$
V	V	V
V	F	F
F	V	V
F	F	V

Table de vérité 3

## Connecteurs logiques et non logiques

biconditionnelle (si et seulement si, noté  $\leftrightarrow$  )

$P$	$Q$	$P \leftrightarrow Q$
V	V	V
V	F	F
F	V	F
F	F	V

Table de vérité 4

négation (non, noté  $\neg$ )

$P$	$\neg P$
V	F
F	V

Table de vérité 5

Cette analyse est difficilement applicable aux données linguistiques, qui infirment généralement la sémantique des connecteurs logiques. Nous verrons que la négation linguistique n'a pas toujours pour effet de nier la valeur de vérité de la proposition, que la disjonction peut recevoir en langue naturelle une interprétation exclusive (vs. inclusive), ou encore que *si* n'a pas toujours des emplois conditionnels (au sens de l'implication matérielle donnée ci-dessus). Ce problème est d'ailleurs au cœur des discussions sur le caractère logique ou non logique des connecteurs et opérateurs des langues naturelles.

L'ensemble des connecteurs et opérateurs logiques donnés ci-dessus ne constitue qu'un sous-ensemble de l'ensemble des fonctions dont l'argument est constitué par les paires de valeurs de vérité  $\{(V,V), (V,F), (F,V), (F,F)\}$  et le co-domaine par l'ensemble  $\{V,F\}$ . L'ensemble des connecteurs logiquement possibles est au nombre de 16, soit  $2^4$ . Le tableau suivant reproduit l'ensemble de connecteurs vériconditionnels théoriquement utilisables par un système formel (cf. Gazdar 1979) :

argu- ments	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	O	V	X
V	V	V	V	F	V	F	F	V	V	F	V	F	F	F	V	F
V	F	V	V	F	V	F	V	F	V	V	F	V	F	F	V	F
F	V	V	F	V	V	F	V	V	F	V	F	F	V	F	V	F
F	F	F	V	V	V	V	V	F	F	F	F	F	F	F	V	V

Table de vérité 6

### 1.2. OPERATEURS ET CONNECTEURS EN LANGUE NATURELLE

L'une des questions qui a le plus alimenté la littérature pragmatique est celle du caractère logique ou non logique des connecteurs en langue naturelle. La question n'est pas de savoir si les connecteurs des langues naturelles ont des emplois déviants relativement à leur signification logique. Elle est plutôt de savoir si la divergence entre les significations logiques des connecteurs et leurs emplois dans le discours interdit ou non de leur associer une signification logique. Nous allons dans un premier temps examiner quelques emplois significatifs, qui illustrent la divergence entre la signification logique et le sens en discours. Nous aborderons dans un deuxième temps le problème des connecteurs des langues naturelles qui n'ont pas de contrepartie logique.

### 1.2.1. Emplois pragmatiques des opérateurs et connecteurs logiques

#### Négation

La négation est certainement l'exemple le plus spectaculaire pour montrer la divergence entre signification vériconditionnelle et sens pragmatique (non vériconditionnel) du connecteur. Il existe un grand nombre d'emplois de la négation que l'on dit non vériconditionnels, car la négation n'affecte pas la valeur de vérité de la proposition.

- (1) Mary : Est-ce que tu as coupé le viande ?  
Max : Je n'ai pas coupé **le** viande, j'ai coupé **la** viande.
- (2) Anne n'a pas trois enfants, elle en a quatre.
- (3) Le directeur ne m'a pas demandé de sortir, il m'a foutu à la porte.
- (4) Je ne suis pas son fils, il est mon père.

Peut-on dire que, dans ces énoncés, les propositions "j'ai coupé le viande", "Anne a trois enfants", "le directeur m'a demandé de sortir", "je suis son fils" sont fausses? Cette question n'a pas grand sens. Dans le cas de (1), ce qui est refusé, c'est l'*assertabilité* de l'énoncé *j'ai coupé le viande*, i.e. la possibilité de l'asserter. En (2), la seconde proposition "Anne a quatre enfants" implique la proposition niée "Anne a trois enfants". Ceci est d'autant plus paradoxal que la proposition "Anne a trois enfants" devrait être déclarée fausse par la négation. De même, en (3) et (4), la seconde proposition implique la première, mais également est impliquée par la première.

#### Si

(i) Certains emplois de *si*, dits *austiniens*, n'introduisent pas une condition suffisante pour le conséquent (défini logiquement comme une condition nécessaire pour l'antécédent) :

- (5) Si tu as soif, il y a de la bière dans le frigo.

(ii) De même, dans (6), le *si* dit d'*inférence invitée* (cf. Geiss et Zwicky 1971), la lecture conditionnelle donnerait lieu à une interprétation aberrante, celle dans laquelle la rentrée avant dix heures peut être suivie d'une punition (dans la lecture conditionnelle, la fausseté de l'antécédent rend la proposition conditionnelle vraie) :

- (6) Un père à son fils :  
Si tu rentres après dix heures, tu seras puni.

La lecture appropriée est celle qui interprète *si* comme une biconditionnelle, à savoir qui restreint la vérité de la relation à la vérité ou à la fausseté commune de l'antécédent et du conséquent.

(iii) Un autre emploi spectaculaire de *si* est celui noté par Grice :

- (7) Il n'est pas vrai que si X prend de la pénicilline, il ira mieux.

(7) n'a pas la signification logique correspondant à la formule (7'), donnée par la table de vérité 7. En d'autres termes, (7') ne signifie pas (8), contrairement à ce que nous donne la sémantique des connecteurs logiques (cf. la table de vérité 8). Ce que signifie (7), c'est que le locuteur refuse d'asserter la relation conditionnelle :

## Connecteurs logiques et non logiques

(7') non (si P, alors Q)

$P$	$Q$	$P \supset Q$	$\neg (P \supset Q)$
V	V	V	F
V	F	F	V
F	V	V	F
F	F	V	F

Table de vérité 7

(8) non (si P, alors Q)  $\supset$  P et non-Q

$P$	$Q$	$\neg Q$	$P \supset \neg Q$
V	V	F	F
V	F	V	V
F	V	F	F
F	F	V	F

Table de vérité 8

*Ou*

Il a été observé que la plupart des emplois de *ou* sont exclusifs : ce sont les emplois dont la table de vérité correspond au connecteur  $J$  (cf. table de vérité 6). On notera que si un menu de restaurant affiche *fromage ou dessert*, le client infèrera que le restaurateur lui propose au choix l'un des deux plats, mais pas les deux. Le *ou* en langue naturelle est-il dès lors exclusif, plutôt qu'inclusif ? Si tel était le cas, la sémantique de *ou* en langue naturelle serait la suivante :

ou exclusif (noté  $\boxplus$ )

$P$	$Q$	$P \boxplus Q$
V	V	F
V	F	V
F	V	V
F	F	F

Table de vérité 9

Mais certains usages de *ou* sont inclusifs :

- (9) a. Cet après midi, j'irai au cinéma ou faire une promenade, ou les deux.  
 b. (Dans un ascenseur) 3 personnes ou 240 kilos.

Dans l'optique présentée ici, on serait obligé de considérer les connecteurs de la langue naturelle comme sémantiquement ambigus. A chacun de leurs emplois correspondrait une signification, que cette signification soit vériconditionnelle ou non vériconditionnelle. En fait, cette solution n'est pas acceptable. Il est préférable d'adopter, à propos des connecteurs, un principe général qui vise à limiter autant que possible leurs significations. Le problème qui se pose est alors celui de leur valeur sémantique de base.

### 1.2.2. Emplois pragmatiques des connecteurs non logiques

Le problème se pose différemment pour les *connecteurs non logiques*, à savoir les connecteurs qui n'ont pas de contrepartie dans les langages formels. On peut ainsi se poser la question de la nature des conditions de vérité assignables à *mais*. Si on se réfère à la table de vérité 6, c'est le connecteur *K* qui correspond le mieux à la sémantique de *mais*. Mais *K* est le connecteur de conjonction, et la sémantique vériconditionnelle associée à *mais* ne se différencierait pas de celle de *et*. Et que dire de connecteurs comme *pourtant*, dont le fonctionnement est proche sur certains points de celui de *mais*, ou de connecteurs comme *donc*, *alors*, *après tout*, *d'ailleurs*, etc. qui présupposent tous la vérité de leurs conjoints, et qui se réduiraient tous à la sémantique de *et* ?

On peut donc légitimement s'interroger sur l'intérêt d'une analyse vériconditionnelle des connecteurs non logiques. Leurs propriétés, pragmatiques, n'ont *a priori* que peu à voir avec les conditions de vérité. Voici quelques-unes de ces propriétés pragmatiques fondamentales.

(i) Les connecteurs non logiques ont pour signification un ensemble d'**instructions pragmatiques** définissables comme une paire **<conditions d'emploi, conditions d'interprétation>** (cf. Moeschler 1989a). Les conditions d'emploi sont des ensembles de conditions que doivent satisfaire les termes de la connexion, alors que les conditions d'interprétation définissent les inférences impliquées par la présence du connecteur.

Les exemples en (10) illustrent les deux instructions associées à *mais*, responsables de ses emplois respectivement *direct* et *indirect* en (11)□

- (10) a. Il pleut, mais je sors.  
b. Il pleut, mais j'ai envie de prendre l'air.

- (11) a. < il pleut  $\emptyset$  non (je sors), je sors >  
b. < il pleut  $\emptyset$  non (je sors), j'ai envie de prendre l'air  $\emptyset$  je sors >

(ii) Les connecteurs ont des **domaines** ou **portées** variables, qui ne correspondent pas nécessairement aux segments situés à gauche et à droite du connecteur.

Par exemple, dans la séquence de connecteur *parce que...quand même, parce que* introduit la cause *Q* de l'effet *P*, alors que *quand même* relie *Q* à une proposition *T* absente de la relation discursive, comme le montre l'exemple (12) et son interprétation (12) :

- (12) Je sors, parce que je veux quand même prendre l'air.

- (13) *parce que* (je veux prendre l'air, je sors)  
*quand même* (il pleut, je veux prendre l'air)

Ces deux relations donnent lieu à l'analyse suivante :

- (14) a. (je veux prendre l'air) CAUSE (je sors)  
b. <il pleut  $\emptyset$  non (je sors), je veux prendre l'air  $\emptyset$  je sors >

## Connecteurs logiques et non logiques

(iii) Une troisième propriété des connecteurs des langues naturelles est la variation de la nature des termes de la relation. Les termes connectés peuvent être respectivement un contenu propositionnel, une force illocutionnaire ou une énonciation :

- (15) a. Marie est malade parce qu'elle a trop mangé.  
b. Est-ce que Marie est malade ? Parce que je ne l'ai pas vue à son bureau.  
c. Il y a du poulet dans le frigo, parce que je n'ai pas envie de faire à manger.

Les relations introduites par *parce que* peuvent respectivement être paraphrasées par (16), et traduites plus techniquement par (17) :

- (16) a. La raison (cause, etc.) de la maladie de Marie est qu'elle a trop mangé.  
b. Est-ce que Marie est malade ? et je pose la question parce que je ne l'ai pas vue à son bureau.  
c. Il y a du poulet dans le frigo, et je dis cela parce que je n'ai pas envie de faire à manger.
- (17) a. CAUSE (Marie a trop mangé, Marie est malade)  
b. CAUSE (je n'ai pas vu Marie de la journée, QUESTION (Marie est malade))  
c. CAUSE (je n'ai pas envie de faire à manger, DIRE (il y a du poulet dans le frigo))

(iv) Enfin, la propriété la plus importante est la variation de la signification relativement au contexte. Les connecteurs logiques ont une signification vériconditionnelle indépendante des contenus et des contextes. Les connecteurs pragmatiques sont au contraire sensibles au *contenu*, à l'*ordre séquentiel* et au *contexte* dans lesquels il faut interpréter l'énoncé.

On admettra sans difficulté que les énoncés (18) ne sont pas synonymes (comme le montrent leur insertion dans le contexte (19)), alors que leurs contreparties logiques donnent des résultats identiques :

- (18) a. Max est intelligent, mais brouillon.  
b. Max est brouillon mais intelligent.
- (19) (On cherche à engager une personne intelligente)  
a. Max est intelligent, mais brouillon.  
b. Max est brouillon, mais intelligent.

On vérifiera de même que la séquence *P et Q* n'est pas, dans le discours, équivalente à *Q et P*, contrairement à ce que prédit la sémantique logique du connecteur de conjonction :

- (20) Ce qui s'est passé, ce n'est pas que Pierre est parti et (ensuite) Marie s'est mise en colère, mais que Marie s'est mise en colère et (ensuite) Pierre est parti.

## 2. L'APPROCHE FORMALISTE DES CONNECTEURS EN LANGUE NATURELLE

A la suite de Grice (1975), Gazdar (1979) a formulé correctement le problème des rapports entre logique et langage naturel à propos des

connecteurs. Sa position vise d'une part à expliquer quels sont les connecteurs logiquement possibles des langues naturelles, et pourquoi les langues naturelles n'ont sélectionné, parmi l'ensemble des connecteurs possibles, qu'un sous-ensemble restreint. Sa position et son raisonnement sont gricéens, et font intervenir, comme principes explicatifs, les règles pragmatiques que sont les maximes de conversation (cf. Grice 1975 et ici-même chapitre 7, § 2.2.). Nous allons examiner successivement le cas des opérateurs et ensuite celui des connecteurs.

## 2.1. OPERATEURS VERICONDITIONNELS

Quels sont les opérateurs, c'est-à-dire les connecteurs unaires, possibles ? Il y a deux valeurs possibles de l'argument représenté par l'ensemble  $\{F, V\}$  et deux valeurs  $\{F, V\}$  pour le co-domaine de l'argument, ce qui donne  $2^2$  cas possibles :

Argument	<i>T</i>	<i>N</i>	<i>P</i>	<i>Q</i>
V	V	F	V	F
F	F	V	V	F

Table de vérité 10

Les langues naturelles ne contiennent que l'opérateur *N*. Pourquoi ? La réponse n'est pas liée à la sémantique des langues naturelles, mais à leur pragmatique :

- (i) l'opérateur *T* est éliminé par la maxime de manière ("soyez bref"); en effet, il y a équivalence entre une proposition quelconque  $\square$  et cette proposition modifiée par l'opérateur ( $T\square$ ) :  $T\square \square \square$ .
- (ii) les opérateurs *P* et *Q* sont éliminés par la maxime de pertinence ("soyez pertinent") : quelle que soit la valeur de vérité de  $\square$  et de  $\square$ ,  $P\square$  est vrai et  $P\square$  est vrai, ce qui a pour conséquence l'équivalence de  $P\square$  et  $P\square$  :  $P\square \square P\square$ ; le même raisonnement vaut pour l'opérateur *Q* : quelle que soit la valeur de vérité de  $\square$  et de  $\square$ ,  $Q\square$  est faux et  $Q\square$  est faux, ce qui a pour conséquence l'équivalence de  $Q\square$  et  $Q\square$  :  $Q\square \square Q\square$ ;
- (iii) en conséquence, seul *N* est disponible pour les langues naturelles, opérateur qui peut d'ailleurs être utilisé pour définir *T* :  $T\square \square NN\square$ .

## 2.2. CONNECTEURS VERICONDITIONNELS

Quels sont les connecteurs vériconditionnels possibles en langue naturelle ? Pour répondre à cette question, Gazdar (1979) donne une définition restrictive des connecteurs vériconditionnels, et propose de limiter l'ensemble des cas possibles (au nombre de 16 selon la combinatoire donnée dans la table de vérité 6). La définition qu'il donne des connecteurs vériconditionnels est la suivante :

**Connecteur vériconditionnel**

## Connecteurs logiques et non logiques

Un connecteur vériconditionnel est sémantiquement une fonction qui prend un ensemble de valeurs de vérité comme seul argument.

Quel est l'ensemble des arguments possibles pour un connecteur  $\square$  ? L'ensemble  $S$  des arguments possibles est l'ensemble des sous-ensembles non vides de valeur de vérité  $T$ , où  $T = \{F, V\}$ . Plus précisément,  $S$  est constitué des sous-ensembles  $\{F\}$ ,  $\{V\}$  et  $\{F, V\}$  :  $S = \{\{F\}, \{V\}, \{F, V\}\}$ . Il est maintenant possible de définir l'ensemble  $C$  des connecteurs vériconditionnels.  $C$  est l'ensemble des fonctions de  $S$  dans  $T$  :  $C = T^S$ . Comme  $T$  a deux éléments, et  $S$  trois éléments, l'ensemble des cas possibles est donné par  $2^3=8$ . L'ensemble des connecteurs est représenté par les huit *connecteurs\** suivants :

Arguments	$A^*$	$D^*$	$E^*$	$J^*$	$K^*$	$O^*$	$V^*$	$X^*$
$\{V\}$	V	F	V	F	V	F	V	F
$\{F, V\}$	V	V	F	V	F	F	V	F
$\{F\}$	F	V	V	F	F	F	V	V

Table de vérité 11

Tous ces connecteurs ne sont pas réalisés en langue naturelle, et la question est de savoir pourquoi. La réponse passe d'une part par un principe sémantique appliqué aux connecteurs vériconditionnels candidats à être des connecteurs en langue naturelle (le *principe de confessionnalité*) et d'autre part par les maximes conversationnelles de Grice (*maxime de pertinence*, cf. ici-même chapitre 7, § 2.2) :

### Principe de confessionnalité

Un connecteur doit confesser la fausseté de ses constituants lorsqu'il détermine la valeur de vérité de la phrase entière.

Ce principe exclut donc des langues naturelles les connecteurs qui ne sont pas confessionnels, à savoir les connecteurs qui ne déclarent pas la fausseté de leurs arguments. Ce principe interdit aux langues naturelles tout connecteur qui produit une valeur de vérité positive lorsque ses conjoints sont faux. Ce principe exclut par conséquent les connecteurs  $D^*$ ,  $E^*$ ,  $V^*$  et  $X^*$ , qui sont des connecteurs non confessionnels. Un connecteur  $c \in C$  est donc confessionnel si et seulement si  $c(\{F\}) = F$ , à savoir si sa valeur de vérité est fautive lorsque ses arguments sont faux.

Restent comme candidats possibles les connecteurs  $A^*$ ,  $J^*$ ,  $K^*$  et  $O^*$ . Mais la maxime de pertinence exclut le connecteur  $O^*$ , comme elle avait exclu l'opérateur  $Q$ . En effet,  $O^*(\square_1 \dots \square_n) = O^*(\square_1 \dots \square_2)$  pour n'importe quels  $\square_1 \dots \square_n$ ,  $\square_1 \dots \square_2$ . Les connecteurs restants, à savoir  $A^*$ ,  $J^*$  et  $K^*$ , correspondent respectivement à *ou* inclusif, à *ou* exclusif et à *et*. L'implication matérielle (*si*) de même que la biconditionnelle (*si et seulement si*) sont exclues, car les deux connecteurs sont non confessionnels. Ce qui surprend le plus, c'est que le raisonnement conduit à considérer soit que *ou* serait sémantiquement ambigu entre deux significations, soit que *ou* consisterait en deux entrées lexicales distinctes, avec chacune sa signification (respectivement  $A^*$  et  $J^*$ ).

## Chapitre 6

N.B. On verra en fait que le *ou* exclusif est expliqué comme le résultat d'une *implicature scalaire* combiné au sens primitif inclusif de *ou*. Il ne reste dès lors que A\* et K\* comme connecteurs logiques en langue naturelle.

### 3. APPROCHES NON FORMALISTES DES CONNECTEURS DES LANGUES NATURELLES

L'approche non formaliste a pour origine la non-équivalence vériconditionnelle des énoncés du type suivant :

- (21) a. Si le vieux roi est mort d'une crise cardiaque et que la république a été déclarée, alors Tom sera content.  
b. Si la république a été proclamée et que le vieux roi est mort d'une crise cardiaque, alors Tom sera content.
- (22) a. Lucky Luke enfourcha son cheval et disparut dans le couchant.  
b. ? Lucky Luke disparut dans le couchant et enfourcha son cheval.

Dans ces deux phrases, il n'y a pas équivalence sémantique : en (21a), la déclaration de la république suit et est une conséquence de la mort du vieux roi, alors qu'en (21b), c'est la déclaration de la république qui précède et cause la mort du vieux roi. En (22a), la disparition du cavalier suit sa mise en selle, alors que la relation inverse donne lieu à une interprétation bizarre (22b).

Dans ces emplois, *et* semble donc être associé à un effet de sens temporel et/ou causal. Cet effet fait-il partie de son sens, ou est-il dérivé pragmatiquement par des règles ou maximes de conversation (lois de discours) ?

#### 3.1. L'APPROCHE NON REDUCTIONNISTE

La position de Ducrot (cf. Ducrot 1972, 1973, 1989, chapitre 2) est *non formaliste* et *non réductionniste*. Le non-formalisme de sa position tient au fait que les connecteurs et opérateurs des langues naturelles n'ont pas, selon lui, une signification logique; d'un autre côté, sa position est non réductionniste, dans la mesure où elle refuse de considérer les emplois non logiques des connecteurs comme non logiques en apparence seulement, i.e. elle refuse l'hypothèse selon laquelle les énoncés sont interprétés comme des réductions de relations logiques plus complexes.

##### 3.1.1. L'analyse réductionniste de *si* et de *et*

Les exemples de *si* et de *et* permettent d'expliquer la thèse à la fois non formaliste et non réductionniste de Ducrot. La *position formaliste* est principalement motivée par la volonté d'expliquer les faits d'inférence en langue naturelle, et de rendre compte de ces faits à partir de la signification logique de mots comme *ne...pas*, *et*, *ou*, *si*, *tous*, *quelques*, etc. Selon Ducrot, il y a, malheureusement, une objection radicale à la thèse formaliste et cet argument tient aux propriétés inférentielles des mots logiques. Du point de vue logique, en effet, de *si P, alors Q*, on peut inférer *si non-Q*,

## Connecteurs logiques et non logiques

alors non- $P$ ; de même de  $P$  et  $Q$ , on peut inférer  $P$  d'une part et  $Q$  d'autre part.

Les énoncés (23) et (24) illustrent les cas standard d'inférence (23') et (24') :

- (23) Si Pierre vient, nous jouerons au bridge.
- (24) Pierre et Marie sont venus.
  
- (23') Si nous ne jouons pas au bridge, alors Pierre ne sera pas venu.
- (24') a. Pierre est venu.  
b. Marie est venue.

Les problèmes apparaissent pour les énoncés (25) et (26) :

- (25) Pierre peut venir, s'il le veut.
- (26) Si tu as soif, il y a de la bière dans le réfrigérateur.

En effet, les inférences logiques habituelles ne sont pas possibles :

- (25') ? Si Pierre ne peut pas venir, c'est qu'il ne le veut pas.
- (26') ? S'il n'y a pas de bière dans le réfrigérateur, c'est que tu n'as pas soif.

L'explication formaliste consiste à dire que les énoncés (25)-(26) ne sont pas des énoncés authentiques, mais consistent en des réductions des énoncés (25'')-(26'') :

- (25'') Pierre peut venir, et il en profitera s'il veut venir.
- (26'') Il y a de la bière dans le réfrigérateur, et tu en profiteras si tu as soif.

Mais Ducrot montre que le programme réductionniste ne permet pas d'expliquer le fonctionnement de *et* en (28), par rapport à (27) :

- (27) Il aimerait visiter le Grand Nord et l'Afrique.
- (28) Il aimerait que vous lui donniez du whisky et de l'eau.
  
- (27') a. Il aimerait visiter le Grand Nord.  
b. Il aimerait visiter l'Afrique.
  
- (28') a. Il aimerait que vous lui donniez du whisky.  
b. Il aimerait que vous lui donniez de l'eau.

Les conclusions (27') sont inférables de (27); en revanche, (28) n'autorise pas les conclusions (28'). Comment l'analyse réductionniste explique-t-elle ces faits ? Par le recours aux énoncés de base (27'') et (28''), dont (27) et (28) ne seraient que les réductions :

- (27'') S'il visitait le Grand Nord, il serait content, et, s'il visitait l'Afrique, il serait content.
  
- (28'') Si vous lui donniez du whisky et si vous lui donniez de l'eau, il serait content.

Mais (27'') autorise l'inférence (27'''), qui est la forme canonique de (27'), alors que (28'') n'autorise pas (28'''), et cela pour des raisons purement logiques :

- (27''') S'il visitait le grand Nord, il serait content.

## Chapitre 6

(28'') Si vous lui donniez de l'eau, il serait content.

En effet, une forme logique *si P, alors Q et si R, alors S* autorise l'inférence à *si P alors Q*. En revanche, une forme logique *si P et Q, alors R* n'autorise pas l'inférence *si P, alors R*.

### 3.1.2. Les objections à la position réductionniste

La conclusion que tire Ducrot de ces faits est que les connecteurs logiques en langue naturelle n'ont de propriétés inférentielles que si l'on admet la thèse réductionniste. Sa position, non réductionniste, conteste la légitimité de la réduction. L'argument principal donné par Ducrot est que les faits d'inférence ne concernent pas les relations entre énoncés, mais les relations entre propositions. En d'autres termes, le linguiste n'est intéressé qu'indirectement par l'inférence. Les connexions entre énoncés concernent des faits sémantiques plus primitifs, liés à l'*énonciation* et à l'argumentation. Si les énoncés communiquent des inférences, ces inférences, parce qu'elles sont les résultats de faits de discours, sont de nature non logique et non vériconditionnelle (cf. ici-même les chapitres 10 et 11 pour un développement de l'approche argumentative).

## 3.2. L'APPROCHE MINIMALISTE

L'approche minimaliste (Cornulier 1985) vise à distinguer trois composantes dans la signification des connecteurs : le **sens fort** ou *S-fort* (sens temporel, causal de *et* par exemple), le **sens minimal** ou *S-minimal* (correspondant à l'invariant sémantique du connecteur) et l'**information contextuelle** qui permet de passer du sens minimal au sens fort, et qui est définie comme le résultat de *S-fort moins S-minimal*.

L'analyse minimaliste s'oppose à deux thèses : d'une part la thèse de l'ambiguïté, qui consiste à considérer que les connecteurs sont sémantiquement ambigus (par exemple, *et* serait ambigu entre ses sens temporel, causal, oppositif, logique, etc.); d'autre part la thèse non réductionniste, et plus précisément les arguments contre l'interprétation inférentielle des connecteurs logiques en langue naturelle.

### 3.2.1. Sens minimal et ambiguïté sémantique

Pour définir la nature du sens minimal des connecteurs, nous prendrons l'exemple de *ou*, qui peut être ambigu entre son sens inclusif et son sens exclusif. Ainsi, (29) reçoit les deux lectures (30) et (31), les expressions *ou les deux* et *mais pas les deux* permettant de désambigüiser le sens de l'énoncé :

- (29) (Ou) Marc est malade ou Paul est parti.
- (30) Marc est malade ou Paul est parti ou les deux.
- (31) Marc est malade ou Paul est parti mais pas les deux.

## Connecteurs logiques et non logiques

Aux lectures (30) et (31), nous donnerons les formes logiques (32) et (33), dans lesquelles *Marc est malade* =  $M$ , *Paul est parti* =  $P$ , *ou les deux* =  $ou(M \text{ et } P)$ , *mais pas les deux* =  $et \text{ non}(M \text{ et } P)$  :

- (32)  $(M \text{ ou } P) \text{ ou } (M \text{ et } P)$   
 (33)  $(M \text{ ou } P) \text{ et non}(M \text{ et } P)$

La question que soulève de Cornulier est de savoir quelle interprétation donner à *ou* dans ces formes logiques. Comme *ou* intervient à deux reprises dans (32), et qu'il peut prendre deux valeurs (disjonction inclusive ( $\vee$ ) ou disjonction exclusive ( $\oplus$ )), on obtient quatre lectures possibles, représentées dans la table de vérité 11; comme *ou* en (33) n'intervient qu'une seule fois, il n'y a que deux lectures possibles, l'une avec  $\vee$ , l'autre avec  $\oplus$  (cf. table de vérité 12) :

$M$	$P$	lecture 1			lecture 2			lecture 3			lecture 4		
		$(M \vee P)$	$(M \oplus P)$	$(M \wedge P)$	$(M \vee P)$	$(M \oplus P)$	$(M \wedge P)$	$(M \vee P)$	$(M \oplus P)$	$(M \wedge P)$	$(M \vee P)$	$(M \oplus P)$	$(M \wedge P)$
V	V	V	V	V	V	F	V	F	V	V	F	V	V
V	F	V	V	F	V	V	F	V	V	F	V	V	F
F	V	V	V	F	V	V	F	V	V	F	V	V	F
F	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F	F

Table de vérité 11

D'après la table de vérité 11, les lectures 1, 3 et 4 sont identiques. Seule la lecture 2 donne des résultats différents. Dans le premier groupe de lecture, les conditions de vérité de la proposition  $P \text{ ou } Q \text{ ou les deux}$  sont équivalentes à  $P \vee Q$  : l'interprétation du premier *ou* comme inclusif ou exclusif n'est donc pas pertinente. Dans la deuxième lecture, le résultat est déterminé par le deuxième *ou*, exclusif : les conditions de vérité ne nous disent donc rien de la valeur du premier *ou*. Le résultat est que *ou* n'est pas ambigu, et qu'il faut interpréter le *ou* de  $M \text{ ou } P$  comme inclusif.

Ce résultat peut être confirmé par l'examen des conditions de vérité de la deuxième lecture de  $M \text{ ou } P$ , à savoir  $M \text{ ou } P$ , *mais pas les deux* (cf. (33)). Ces conditions sont données dans la table de vérité 12 :

$M$	$P$	lecture1				lecture2			
		$(M \vee P)$	$\oplus$	$\neg$	$(M \oplus P)$	$(M \oplus P)$	$\oplus$	$\neg$	$(M \oplus P)$
V	V	V	F	F	V	F	F	F	V
V	F	V	V	V	F	V	V	V	F
F	V	V	V	V	F	V	V	V	F
F	F	F	F	V	V	F	F	V	F

Table de vérité 12

La conclusion que tire de Cornulier de cet examen est double : d'une part, il n'est nullement justifié de considérer que le sens de *ou* en langue naturelle est un sens exclusif, qui s'opposerait à la valeur inclusive de la signification logique; d'autre part, loin de considérer *ou* comme ambigu sémantiquement, il est préférable de lui attribuer un sens minimal inclusif, et d'expliquer la valeur en usage (sens exclusif dans *fromage ou dessert* par exemple) comme le produit du sens minimal augmenté d'informations contextuelles et de principes pragmatiques généraux : c'est notamment parce que nous savons en tant que client que les menus peuvent présenter un choix de clôture sucrée ou salée (information contextuelle) que nous

## Chapitre 6

dérivons le sens fort exclusif; mais c'est aussi parce que le restaurateur qui affiche *fromage ou dessert* s'engage à avoir à disposition fromage et dessert que l'énoncé *fromage ou dessert*, pour être vrai, doit signifier *fromage dessert* (sens minimal inclusif). L'analyse minimaliste s'oppose ainsi à la fois à la théorie de l'ambiguïté, et à la théorie non réductionniste de Ducrot, qui attribue un sens minimal exclusif à *ou*.

### 3.2.2. Inférences logiques et principes pragmatiques (*et*)

Il existe un cas de figure qui semble aller en faveur de l'analyse non réductionniste de Ducrot, et militer contre l'analyse minimaliste : c'est le cas de *et*, notamment dans les emplois du type (34) :

(34) Le drapeau est bleu et rouge.

Ces exemples contredisent les cas standard d'emploi de *et*, dans lesquels ses propriétés logiques et inférentielles sont satisfaites :

(35) La table est blanche et carrée.

Dans les deux cas, la forme logique de l'énoncé est donnée par  $X \text{ est } Y \text{ et } Z$ . Selon Ducrot, le fonctionnement logique de *et* doit permettre la prédiction que, de  $X \text{ est } Y \text{ et } Z$ , on peut inférer  $X \text{ est } Y$  et  $X \text{ est } Z$ . Dans le cadre de cette analyse, on tirera (35'a) et (35'b), mais pas (34'a) et (34'b) :

(34') a. Le drapeau est bleu.  
b. Le drapeau est rouge.

(35') a. La table est blanche.  
b. La table est carrée.

N.B. On notera que le raisonnement n'est pas correct du point de vue logique, ou nécessite en tout cas une explicitation. Formellement, une forme logique du type  $(A \text{ et } B)x$ , où A et B sont des prédicats et x une variable d'argument, ne peut pas permettre les inférences  $Ax$  et  $Bx$ , pour la simple raison que  $(A \text{ et } B)x$  n'est pas une formule bien formée : la conjonction (*et*) dans les langages logiques classiques est un opérateur propositionnel et ne peut connecter que des formules ou des propositions. Pour obtenir  $Ax$  et  $Bx$ , il faut en fait que la forme logique à la source de l'inférence soit  $Ax \text{ et } Bx$ . Dans ce cas, il est logiquement valide d'inférer  $Ax$  et  $Bx$ .

Si donc il était possible de dériver dans tous les cas de figure  $X \text{ est } Y$  et  $X \text{ est } Z$  de la forme logique  $X \text{ est } Y \text{ et } Z$ , alors on pourrait en conclure que *et* en langue naturelle a bien sa signification logique. Mais comme ces inférences ne sont pas possibles dans tous les cas, il convient de conclure que *et* n'a pas son sens logique, ou en tout cas ses propriétés inférentielles.

La question est de savoir si cette différence de comportement inférentiel est due à *et* ou à d'autres facteurs, et notamment au sens du prédicat de la phrase (cf. Cornulier 1985).

Comparons à cet effet (34) et (36) :

## Connecteurs logiques et non logiques

- (34) Le drapeau est bleu et rouge.
- (36) Le drapeau est bleu.

(36) a les deux significations suivantes :

- (36') a. Le drapeau est entièrement bleu.
- b. Le drapeau est partiellement bleu.

Nous noterons que la signification (36'a) est la signification habituelle de (36), et ce en vertu de la **maxime de quantité** "donnez autant d'information qu'il est requis". Pour interpréter l'énoncé, l'interlocuteur est en droit de supposer en effet que le locuteur a donné l'information la plus forte. En revanche, tel n'est pas le cas pour (34) : si le drapeau est bleu et rouge, le drapeau ne peut être que partiellement bleu. Les implications respectives de (34) et de (36) sont donc :

- (34'') a. Le drapeau est partiellement bleu.
- b. Le drapeau est partiellement rouge.

(36'') Le drapeau est entièrement bleu.

La conclusion de ces observations est que si les implications de (34) et de (36) sont différentes, cela n'est pas dû au sens de *et*, mais aux sens différents de *bleu*. En effet, si on explicite le sens de (34) à l'aide de (37), on tirera sans difficulté les implications (34''), conformément aux propriétés logiques de *et* :

- (37) Le drapeau est partiellement bleu et partiellement rouge.

Ainsi, l'argument contre une définition logique ou minimale de *et* ne saurait être conservé.

Une question centrale reste néanmoins en suspens, que n'aborde pas de front l'approche minimaliste. Comment expliquer les différentes valeurs en usage de *et* à partir de son sens logique ? La réponse à cette question passe par la théorie des implicatures de Grice (1975).

### 3.3. L'APPROCHE GRICEENNE

Une version parallèle à l'analyse minimaliste est l'approche gricéenne, représentée par les travaux de Horn (1972), Gazdar (1979) et Levinson (1983). Cette approche est basée sur la notion d'*implicature*, et plus particulièrement sur les notions d'*implicature conversationnelle* et d'*implicature conventionnelle*. L'hypothèse est que les significations attachées en langue naturelle aux connecteurs ne sont pas différentes de leurs significations logiques : elles sont au contraire le produit d'implicatures conventionnelles ou d'implicatures conversationnelles.

Par exemple, on dira, dans une perspective gricéenne, qu'en (38), *et* implicite conversationnellement la relation d'ordre séquentiel entre se marier, être heureux, et avoir beaucoup d'enfants; parallèlement, *donc* implicite conventionnellement que le courage découle du fait d'être anglais en (39) :

- (38) Ils se marièrent, furent heureux, et eurent beaucoup d'enfants.
- (39) John est anglais, il est donc courageux.

Cela signifie que les connecteurs déclenchent des processus inférentiels, soit en fonction de leur signification seule (implicature conventionnelle) soit en fonction de l'interaction entre leur signification et les maximes de conversation.

### 3.3.1. Implicatures conventionnelle et conversationnelle

La notion d'implicature, qui rend compte des aspects non vériconditionnels du sens des énoncés, a pour fonction principale (i) de donner une explication fonctionnelle des faits linguistiques, (ii) d'expliquer la possibilité de signifier plus que ce qui est dit littéralement et (iii) de simplifier la description sémantique.

En effet, pour revenir au cas de *et*, la signification "et ensuite" dans (38) n'est pas un sens différent du sens logique symétrique de *et* (cf. (40) *versus* (41)), mais une implicature conversationnelle, déclenchée par la maxime d'ordre "soyez ordonné"☐

- (40) a. Paris est la capitale de la France et Londres est la capitale de l'Angleterre.  
b. Londres est la capitale de l'Angleterre et Paris est la capitale de la France.
- (41) a. Lucky Luke enfourcha sa monture et disparut dans le couchant.  
b. ? Lucky Luke disparut dans le couchant et enfourcha sa monture.

La différence entre implicature conversationnelle et implicature conventionnelle tient au fait que seules les premières sont déclenchées par les maximes de conversation (quantité, qualité, pertinence, manière, cf. chapitre 7). De plus, les propriétés de ces types d'implicatures ne sont pas identiques. Les implicatures conversationnelles sont annulables et non détachables (i.e. ce sont des inférences basées sur la signification plutôt que sur la forme). Les implicatures conventionnelles sont de leur côté non annulables et détachables (cf. ici-même chapitre 9, § 1.4).

On comparera à cet effet (42) et (43) pour l'annulabilité, et (44) et (45) pour la détachabilité :

- (42) a. Jean insulta Paul et Paul le frappa.  
b. Premièrement Jean insulta Paul et ensuite Paul le frappa.  
c. Jean insulta Paul et Paul le frappa, mais pas nécessairement dans cet ordre.
- (43) a. Le duc de Norfolk a trois châteaux, et en fait plus.  
b. ?? Le duc de Norfolk a trois châteaux, mais seulement une voiture, et il n'y a en fait aucun contraste entre ces deux faits.
- (44) a. Jean est un génie.  
b. Jean est un prodige intellectuel.  
c. Jean est un grand cerveau.  
d. Jean est un idiot.
- (45) a. Tu es le professeur.  
b. Vous êtes le professeur.

La possibilité de (42c) montre que la relation d'ordre séquentiel est annulable, et constitue donc une implicature conversationnelle. En (43a), l'interprétation selon laquelle *trois châteaux* signifie *trois et seulement trois châteaux* est annulée par *et en fait plus*. En revanche, l'idée de contraste introduit par *mais* ne peut être annulée, comme le montre (43b)  $\square$  *mais* introduit donc comme implicature conventionnelle qu'il y a un contraste entre *P* et *Q* dans *P mais Q* (le sens vériconditionnel de *P mais Q* étant donné par  $P \square Q$ ). En (44), l'interprétation ironique (44d) peut être implicite par n'importe quel énoncé (44a-c) : les implicatures conversationnelles sont donc non détachables. En revanche, l'implicature de (45b) associée à *vous* (l'interlocuteur est socialement distant du ou supérieur au locuteur) est détachable, car elle n'est pas associée à la forme *tu*.

### 3.3.2. Implicature scalaire

Comment expliquer que *et* a un sens logique et parmi ses implicatures conversationnelles le sens temporel "et ensuite", ou que *ou* a comme sens littéral le sens logique inclusif, et comme implicature conversationnelle le sens exclusif ? La réponse à la première question convoque la maxime de manière ("soyez ordonné"), qui sera présumée respectée et implicite conversationnellement, pour toute séquence *P et Q*, la relation  $t_i(P) < t_j(Q)$ . La réponse à la deuxième question passe par les notions d'*échelle quantitative* et d'*implicature scalaire* (d'après Horn 1972, Gazdar 1979 et Levinson 1983) :

#### Echelle quantitative

Une échelle quantitative est un ensemble ordonné de prédicats  $\langle e_1, e_2, e_3, \dots, e_n \rangle$  tel que, si *A* est un cadre syntaxique et *A*(*e<sub>i</sub>*) une phrase bien formée, *A*(*e<sub>1</sub>*) implique *A*(*e<sub>2</sub>*), *A*(*e<sub>2</sub>*) implique *A*(*e<sub>3</sub>*), mais pas l'inverse.

Par exemple, les quantificateurs *tous* et *quelques* forment une échelle  $\langle \text{tous}, \text{quelques} \rangle$ , car (46) implique (47), alors que (47) n'implique pas (46) :

- (46) Tous les garçons sont allés à la réception.
- (47) Quelques garçons sont allés à la réception.

La notion d'*implicature scalaire* concerne la relation entre le prédicat plus faible et le prédicat plus fort : si un locuteur affirme un prédicat faible, il implique conversationnellement la négation du prédicat plus fort :

#### Implicature scalaire

Soit une échelle  $\langle e_1, e_2, e_3, \dots, e_n \rangle$ . Si un locuteur affirme *A*(*e<sub>2</sub>*), alors il implique  $\neg A(e_1)$ , s'il affirme *A*(*e<sub>3</sub>*), il implique  $\neg A(e_2)$  et  $\neg A(e_1)$ , et en général, s'il affirme *A*(*e<sub>n</sub>*), il implique  $\neg A(e_{n-1})$ ,  $\neg A(e_{n-2})$  et ainsi jusqu'à  $\neg A(e_1)$  (Levinson 1983, 133).

L'hypothèse scalaire est qu'il existe une échelle quantitative reliant *et* et *ou* :  $\langle \text{et}, \text{ou} \rangle$ . Cela signifie que tout énoncé de forme *P ou Q* implique conversationnellement  $\neg(P \square Q)$  :

- (48) *Implicature scalaire de ou* :  
*P ou Q* implique conversationnellement  $\neg(P \square Q)$ .

Par exemple, *dessert ou fromage* implique conversationnellement  $\neg(\text{fromage} \square \text{dessert})$ .

## Chapitre 6

Comment obtenir la lecture exclusive de *ou*, employé par exemple dans *fromage ou dessert* ? Il suffit pour cela de **conjoindre l'implicature scalaire de *ou* à son sens inclusif**, comme le montre la table de vérité 13 vérifiant la relation d'équivalence en (49) :

$$(49) \quad (p \text{ ou } q) \equiv \neg(p \text{ et } q) \equiv p \text{ ou } q$$

<i>P</i>	<i>Q</i>	( <i>P</i> et <i>Q</i> )	$\neg$	( <i>P</i> et <i>Q</i> )	$\neg$	( <i>P</i> et <i>Q</i> )
V	V	V	F	V	V	F
V	F	V	V	F	V	V
F	V	V	V	F	V	V
F	F	F	F	V	V	F

Table de vérité 13

Ainsi donc, le sens de *ou* est son sens logique *ou inclusif*, puisque son sens exclusif est équivalent à la conjonction du sens primitif inclusif et de son implicature scalaire.

N.B. On remarquera que le sens exclusif n'est pas défini ici comme une implicature ou un effet de sens comme c'est le cas dans l'approche minimaliste.

### 3.3.3. Principe d'informativité

Il existe des emplois pragmatiques de *et* qui ne semblent pas pouvoir s'expliquer par le seul recours à la maxime d'ordre, notamment parce qu'ils implicent une relation de consécution et/ou une relation causale, comme dans l'exemple (50) :

(50) Il tourna la clé et le moteur se mit en marche.

(50) sera interprété d'une manière forte, comme implicent une relation causale entre *P* et *Q* (cf. ici-même chapitre 9, §3.2 et 4.2).

Levinson (1983, 146) propose l'algorithme suivant d'interprétation de *et*, notamment pour expliquer les différentes lectures de (50) :

- (51) Soit *P* et *Q*. Essayez de l'interpréter comme :
- (i) "*P* et ensuite *Q*"; si cela est possible, essayez :
  - (ii) "*P* et donc *Q*"; si cela est possible, essayez :
  - (iii) "*P*, et *P* est la cause de *Q*".

Le problème que pose l'algorithme (51) est que pour expliquer le passage de (50) à (51iii), il n'est pas possible de recourir à la maxime de quantité. La raison est que si le locuteur avait en tête l'information la plus forte, il aurait dû la donner : la maxime de quantité dit en effet que le locuteur doit donner autant d'information qu'il est requis, ce qui autorise l'interlocuteur à inférer que l'information la plus forte a été donnée. Pour expliquer l'interprétation de (50) via (51), Levinson fait appel à un principe symétrique à la maxime de quantité, le principe d'informativité (Levinson 1983, 146) :

**Principe d'informativité**

Dans certaines circonstances, lisez dans l'énoncé plus d'information qu'il n'en contient effectivement pour qu'il soit consistant avec ce que vous savez sur le monde.

Selon ce principe, pour que l'énoncé soit cohérent avec les connaissances que nous avons du monde, il faut impliciter un rapport de cause à effet entre le tour de clé et la mise en marche : normalement, lorsque l'on tourne une clé de voiture, le moteur se met en marche (cf. le chapitre 9 pour un développement).

**3.3.4. Explicitation**

L'explicitation gricéenne fait des différents sens de *et* des implicatures. A ce titre, la contribution de *et* au sens de l'énoncé à deux propriétés : (i) la signification temporelle (causale, etc.) ne fait pas partie du sens de *et*, mais constitue une implicature conversationnelle; (ii) l'implicature conversationnelle ne contribue pas aux conditions de vérité de l'énoncé. Cette approche suppose donc que chaque fois que *P et Q* implice une relation temporelle ou causale, cet aspect de la signification ne détermine pas les conditions de vérité de l'énoncé.

Il existe cependant des exemples (cf. Cohen 1971, Carston 1988, Wilson et Sperber 1993) qui montrent que la contribution de *et* affecte la valeur de vérité de l'énoncé :

- (52) C'est toujours la même chose dans les réceptions : ou personne ne m'adresse la parole et je me soûle, ou je me soûle et personne ne m'adresse la parole.
- (53) Ce qui s'est passé, ce n'est pas que Pierre est parti et Marie s'est mise en colère, mais que Marie s'est mise en colère et Pierre est parti.

Les formes logiques de ces énoncés sont respectivement :

- (52')  $(\neg P \sqcup S) \quad (S \sqcup \neg P)$
- (53')  $\neg(P \sqcup M) \sqcup (M \sqcup P)$

D'un point de vue strictement logique, (52') est tautologique (*P et Q* est équivalent logiquement à *Q et P*) et (53') est contradictoire (*non-P et P* est une contradiction logique). Comme ce n'est pas le cas du point de vue pragmatique, c'est bien que l'ordre des conjoints affecte la valeur de vérité de l'énoncé. Mais il y a une conséquence importante de la prise en compte des valeurs temporelles de *et* pour la détermination des conditions de vérité : la valeur temporelle ne peut plus être considérée comme une implicature, car une implicature ne détermine pas les conditions de vérité de l'énoncé. Si les valeurs temporelles, causales, etc. de *et* ne sont pas des implicatures, que peuvent-elles être ? La seule réponse possible est qu'elles sont des explicitations de l'énoncé, à savoir des développements (enrichissements) de la forme logique de l'énoncé. Mais, dès lors, il n'est plus possible de considérer ces effets comme le produit de maximes de conversation.

## *Chapitre 6*

D'autres principes doivent intervenir. Dans le cadre de la théorie de la pertinence (cf. Sperber et Wilson 1986a et 1989), il est fait l'hypothèse que l'interprétation temporelle, causale, etc. est l'interprétation qui produit le meilleur rendement entre effort de traitement et effets contextuels, à savoir l'interprétation cohérente avec le principe de pertinence. Comme l'interprétation des énoncés est le produit résultant d'informations linguistiques et d'informations non linguistiques, il n'est plus nécessaire de faire appel aux circonstances ou aux connaissances sur le monde pour expliquer les cas contredits pas la maxime de quantité. L'application du principe de pertinence produit automatiquement les résultats escomptés à condition d'interpréter les valeurs temporelles, causales etc. comme autant d'explicitations.